

LE  
ROSAIRE  
POUR  
TOUS.



**BULLETIN MENSUEL**  
PUBLIÉ PAR  
**LES PERES DOMINICAINS**  
DU  
**COUVENT DE ST-HYACINTHE**  
P. Q. (CANADA).

*Abonnement : 15 cents par an.*

---

**Vol. IV, No. 1, Janvier 1900**

---

**LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.**

**SOMMAIRE**

GRAVURE : Jésus chassant les vendeurs du Temple (Hoffmann)	5
Le Rosaire, trésor de science.....	2
Avant tout, le commerce .....	3
Le petit commissionnaire.....	4
Le Recouvrement.....	6
Pensée.....	7
Prêtre et soldat.....	8

## LE ROSAIRE, TRÉSOR DE SCIENCE

---

Nous n'avons pas le projet de faire connaître ici tous les trésors de science qu'un associé du saint Rosaire peut puiser à la divine école de Jésus-Christ ; nous nous bornerons seulement à faire voir qu'il peut arriver infailliblement à connaître la science qui les renferme toutes, celle que le divin sauveur est venu apporter au monde pour détruire l'œuvre du démon, la science du salut, la science des saints. Le démon, pour séduire nos premiers parents, leur assurait qu'en mangeant le fruit défendu ils ne mourraient point, mais qu'ils deviendraient semblables au Seigneur, sachant le bien et le mal. Par cette promesse trompeuse, il soumit avec eux tout le genre humain à la mort, le rendit son esclave et l'assujettit aux plus épaisses ténèbres de l'erreur. Jésus-Christ, de son côté, pour détruire l'œuvre de notre ennemi et pour le couvrir de confusion, a voulu que sa trompeuse promesse se vérifiât à notre égard : il est notre arbre de vie, en lui est toute la science et la véritable connaissance du bien et du mal. En effet, quel est le véritable bien, quel est le véritable mal ? Le grand bien, le seul vrai bien par essence c'est Dieu, le grand et le seul vrai mal de sa nature c'est le péché. C'est Jésus-Christ qui nous les a fait connaître l'un et l'autre ; il nous a appris ce qu'est Dieu, parce que soit en lui-même, soit dans tous les mystères de sa vie et surtout du haut de la croix (il a voulu que l'arbre de la croix fût de même nature que l'arbre de la science du bien et du mal, qui, au dire des saints Pères, n'en était que la figure), il nous a révélé son infinie bonté, sa patience, sa sagesse, sa justice, sa puissance et sa miséricorde sans bornes. C'est également Jésus-Christ qui nous a fait connaître le mal infini qui est le péché, sa malice et sa noirceur, qui exigea une humiliation infinie, une satisfaction infinie de la part de l'Homme-Dieu, et sa mort ignominieuse sur la croix. Aussi l'apôtre saint Jean nous dit-il ouvertement que ce fut Jésus-Christ qui nous apprit ce que c'était que Dieu. Le Sauveur lui-même avait déjà dit : Je rends témoignage des œuvres du monde (qui sont le péché), et elles sont mauvaises. On ne connaît jamais si bien ce qu'est Dieu et ce qu'est le péché que lorsqu'on considère Jésus-Christ. Oh ! quels continuels progrès doit donc faire dans cette grande science un associé du Rosaire qui a constamment sous les yeux de son âme le divin Sauveur et les principaux mystères de sa vie et de sa mort ! Comme il doit chaque jour croître davantage dans l'estime et l'amour du bien infini, qui est Dieu, dans la haine et l'horreur du mal infini, qui est le péché !

## AVANT TOUT, LE COMMERCE

---

Une bonne vieille marchande de bric-à-brac, dans un village des environs de Paris, avait été surnommée la mère Bon-Temps, à cause de son humeur joviale et de la rondeur de ses manières. La mère Bon-Temps avait de bonnes qualités : non seulement elle ne tuait personne, et n'avait jamais pris d'argent dans la poche de son voisin, mais elle était en outre bonne enfant, aimait à rire, et se tirait fort bien de son petit commerce. Elle ne mettait, il est vrai, jamais les pieds à l'église ; mais elle saluait monsieur le curé toutes les fois qu'il passait devant sa boutique ; elle *respectait* la religion, si bien qu'une fois, dans un excès de zèle, elle avait allongé un soufflet solennel à un maçon qui disait qu'il n'y avait pas de Dieu.

La mère Bon-Temps était donc une femme *parfaite*. Elle se croyait blanche comme neige, et n'avait, disait-elle, rien à se reprocher en ses soixante-quatre ans d'existence, rien, absolument rien.

Son axiome favori était : *Avant tout, le commerce !* Elle se retirait derrière ce bouclier, dès qu'on voulait raisonner avec elle et lui montrer qu'à son âge il était au moins prudent de songer à l'éternité : " Ah ! ma fi, disait-elle avec une conviction désolante, je ne suis pas assez riche pour ne rien faire et aller à l'église. Il faut bien gagner sa pauvre vie : et puis, avant tout le commerce ! je ne connais que ça.

— Le commerce, c'est très bien, lui répondit un jour une excellente femme qui l'était venue voir, et que tout le monde dans le village estimait pour sa vertu : quand on n'est pas riche, comme nous, il faut travailler et gagner sa vie, mais il ne faut pas perdre son paradis ; il faut aussi le gagner, et pour le gagner, il ne suffit pas, mère Bon-Temps, d'être, comme vous êtes, une brave et honnête femme, il faut, en outre, être une bonne chrétienne et remplir *vos devoirs* de religion. Entendez-vous bien ça : *vos devoirs* ?

— Je comprends bien tout ce que vous me dites, ma voisine. Mais pour remplir ces devoirs de religion, il faut du temps, et c'est ce qui me manque. J'ai pas le temps : avant tout, mon commerce !

— Mais vous aurez le temps, si vous le prenez. Il ne faut guère de temps ni de dérangements pour faire un bout de prière matin et soir.

— Ah ! quant à ça, je n'y manque guère. Je fais le signe de la croix en me couchant. Mon homme me disait dans le temps que ça ne servait à rien ; le pauvre cher homme, que le bon Dieu ait son âme ! Mais moi j'ai toujours tenu ferme, j'ai toujours servi le bon Dieu.

— Mais, ma bonne mère, ça ne suffit pas, pour servir le bon

Dieu, de faire un signe de croix en se couchant ! ça ne suffit pas même de faire ses prières. Il faut de plus aller entendre la messe tous les dimanches.

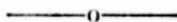
— Je n'ai pas le temps ! le commerce . . .

— Bah ! vous ne me ferez pas croire que vous ne pouvez pas faire comme moi, qui suis marchande aussi, et qui mets tout juste les deux bouts ensemble. Quand on fait quelque chose pour le bon Dieu, il vient au secours du pauvre monde. Je ne vends le dimanche que quand je ne peux pas faire autrement, et alors ce n'est pas un péché. Mais ordinairement ma boutique est fermée ; je vais à la messe avec tous les braves. Je prends un brin de promenade ; je me repose de mes six jours de semaine et je n'en meurs pas. Vous êtes une brave femme, mère Bon-Temps, vous devriez faire comme moi.

— Mais le commerce !

— Eh ! le commerce ira tout de même ; et puis, quand vous auriez dix ou quinze sous de moins par semaine, v'là-t-il pas une grosse affaire, en comparaison du service du bon Dieu ! Voyez-vous, nous ne sommes pas sur la terre pour vivre comme des chiens. Les chiens, ça ne va pas à la messe ; ça ne se confesse pas ; ça ne pense pas au bon Dieu, ni au paradis, ni à l'enfer. Allons, mère Bon-Temps, dimanche prochain nous fermerons boutique et nous irons à la messe ; pas vrai ?

L'histoire ne dit pas si la bonne voisine et son bon sens l'emportèrent du premier coup sur la vieille habitude de la mère Bon-Temps, et si le dimanche suivant elle ne reprit pas son refrain : Avant tout, le commerce ! Nous croyons savoir cependant que la bonne voisine a eu gain de cause. Elle est morte maintenant et la mère Bon-Temps aussi. Si celle-ci pouvait revenir, elle ne dirait plus : Avant tout, le commerce ! mais bien : Avant tout, le salut !



### LE PETIT COMMISSIONNAIRE

Un petit garçon disait un jour à ses parents :

— J'aurais bien voulu vivre au temps de notre Sauveur, afin de faire quelque chose pour lui.

Sa mère lui répondit en souriant :

— Qu'aurait pu faire un enfant de ton âge pour lui prouver sa bonne volonté ?

Le petit garçon réfléchit un instant.

— J'aurais couru de tous les côtés, dit-il, pour faire ses commissions,



JÉSUS CHASSANT LES VENDEURS DU TEMPLE (Hoffmann)

## LE RECOUVREMENT

---

O Marie, je vous salue. Il me semble, ô Marie, que vos parents et vos amis, en revenant de Jérusalem, s'approchèrent de vous et de Joseph, en chemin, et après vous avoir saluée "ave Maria" et avoir salué Joseph "ave Joseph" ils vous demandèrent où était votre enfant, l'aimable Jésus ; car chacun devait aimer à lui parler et rechercher la compagnie d'un enfant si extraordinaire. Alors vous vous aperçûtes de son absence ; alors plutôt vous comprîtes qu'il était resté à Jérusalem, qu'il n'était avec aucun de vos amis. Et votre douleur fut grande

O Marie, je vous salue, "ave Maria." Je suis comme vos amis et vos parents de la terre, avide de voir votre Jésus, de lui parler, de l'entendre, de marcher avec lui. Je vais à vous. Montrez-le moi, donnez-le moi. Ne me dites pas qu'il n'est pas avec vous, car maintenant il ne vous quitte plus.

On est avec Jésus quand on est en état de grâce. Faites, ô Marie, que je sois avec Jésus, en sa compagnie, que je marche à ses côtés, ou mieux qu'il marche auprès de moi. Et si je l'ai perdu, aidez-moi à le retrouver, car il n'y a que vous et St-Joseph qui puissiez le faire retrouver comme vous seuls avez pu le retrouver. Faites-le moi retrouver.

Prenez-moi par la main et conduisez-moi. Où faut-il aller ? à Jérusalem. C'est-à-dire dans la ville où l'on voit la paix, où l'on jouit de la paix. Ce n'est point dans le trouble, dans l'agitation, au milieu de la foule que l'on trouve Jésus. Allons dans la solitude, enfermons-nous, mettons-nous en retraite, condamnons-nous au silence.

Il faut monter au temple. Car c'est au temple qu'est Jésus. Il est au temple parmi les prêtres. On retrouve Jésus quand on écoute les prêtres, quand on les croit. On retrouve Jésus dans la confession, dans la pénitence, dans la communion. On ne peut retrouver Jésus si on ne va pas vers les prêtres, car il est au milieu d'eux. On aura beau aller d'autel en autel, prier devant toutes les images. Il faut aller au prêtre... On retrouve aussi Jésus quand on lit la Sainte Ecriture, car il parle sous l'écorce de ces lettres divines.

On retrouve Jésus non pas seulement quand on va au temple pour prier, pour s'instruire, pour se confesser. On retrouve Jésus quand on entre dans son propre cœur, qui est le vrai temple de Dieu, quand on s'y tient enfermé, recueilli, uni à Dieu. Celui qui veut ne jamais perdre Jésus, doit ne pas sortir du temple qui est un cœur

pur, uni à Dieu. C'est là la cellule que s'était construite Ste-Catherine de Sienne.

O Marie, donnez-moi vos larmes, quand j'ai péché, afin que je mérite de retrouver Jésus par une sincère pénitence. Donnez-moi votre persévérance à chercher Jésus, car il faut le chercher à toute heure, dans la prière, dans toutes ses œuvres, car il faut ne chercher que lui ; donnez-moi donc votre persévérance, afin que je le trouve. Car il est promis à tout homme qui cherche de trouver. Et il est aussi promis à tout homme qui persévère d'être couronné.

Faites que je cherche Jésus partout et que je ne me recherche en rien ; que je cherche Jésus dans l'étude, Jésus dans la prière, Jésus dans les pénitences, Jésus dans les œuvres, prédications, conversations, directions, Jésus en tout, Jésus en tous, Jésus pour tout et partout, et toujours. Rien que Jésus. Ne chercher que son règne, sa gloire, son honneur.

O Marie, si vous me conduisez par la main, je suis assuré de ne chercher que Jésus. Je me mets entre vous et entre Saint-Joseph.

---

PENSÉE

---

Artistes, peintres, sculpteurs, poètes, chantres du divin dans la beauté créée, ne vous découragez pas, je vous en prie. Si vos œuvres ne peuvent pas atteindre la suprême perfection, elles ont du moins le mérite de l'emporter sur toutes les autres œuvres de l'art humain. Que d'autres cherchent le beau dans le spectacle de la nature, dans les splendeurs du jour et le mystère des nuits, dans les admirables élancements de la mer et la majesté des montagnes, dans l'ombre des forêts et la riante fertilité des plaines, dans la nature morte et la nature vivante, dans les types les plus accomplis des grâces de la forme sensible, dans les faits les plus saisissants de l'histoire humaine. Notre-Dame-des-Arts, s'ils l'invoquent, leur apprendra à préserver leurs œuvres de tout ce qui peut provoquer les basses passions et offenser le sens moral, et à faire reluire en toutes les beautés de la nature ce qu'il y a de divin. Mais elle réserve les plus délicates attentions de son patronage pour ceux qui s'appliquent à faire revivre dans leurs œuvres ses grâces virginales, ses charmes maternels et la divine beauté de son fils. Ceux-là ont toujours été et seront toujours les maréchaux de l'art.

R. P. MONSABRÉ

---

## PRÊTRE ET SOLDAT

Il y a bien longtemps, sur la frontière du Maroc, aux environs d'Ouchda, j'ai vu mourir un soldat sur le champ de bataille. J'avais suivi une expédition. On était en escarmouche avec une fraction de tribu qui était, je crois, celle de Beni-Snassem. Un zouave était tombé, frappé d'une balle qui lui avait traversé la poitrine. Il s'était trainé jusqu'à une touffe de chênes nains, contre laquelle il cherchait à s'adosser. Je l'avais aperçu ; j'étais descendu de cheval et j'essayais un pansement inutile. Le pauvre homme secouait la tête et disait : " J'ai mon affaire." L'aumônier, un père jésuite à longue barbe noire, nous vit et accourut. Je voulus m'éloigner, le soldat dit : " Ce n'est pas la peine, soutenez-moi." Je me plaçai derrière lui, je m'agenouillai, et, le prenant dans mes bras, je l'accotai contre ma poitrine. J'ai entendu sa confession, elle ne fut pas longue. Le prêtre tutoyait le moribond et lui parlait en langue de caserne :

— Tu t'es soulé ?

— Oui.

— Tu as fait les cent dix-neuf coup ?

— Oui.

— Tu as chapardé ?

— Oui.

— As-tu volé ?

— Non.

— Tu as aimé le régiment ?

— Oui.

— Tu as été fidèle au drapeau ?

— Oui.

— Tu meurs de bon cœur pour la France ?

— Oui.

— Sois en repos, mon vieux, le ciel est fait pour les braves comme toi. Dieu t'attend.

Il l'embrassa ; je sanglotais. Les yeux du soldat étaient illuminés ; ses yeux pleins d'extase regardaient le ciel et le regardèrent jusqu'à la seconde où ils se fermèrent pour toujours.

Voilà bientôt quarante ans de cela ; j'ai encore dans l'oreille le son de voix affaibli du blessé et je revois l'expression de béatitude qui éclairait son visage.

*C'est être impitoyable que d'empêcher de mourir ainsi.*

MAXIME DU CAMP.